

G. H. DOBLE

Vicaire de Wendron Cornwall

Les Saints du Cornwall

*Extrait des Mémoires de l'Association Bretonne
Congrès de Quimperlé 1928*



SAINT-BRIEUC
ARMAND PRUD'HOMME, ÉDITEUR

—
1929

Les Saints du Cornwall

I

L'étranger qui visite pour la première fois le Cornwall ne manque pas d'être frappé du nombre imposant des lieux portant des noms de saints. Son train passe à Saint-German, Saint-Austell, Saint-Erth (pour Saint-Ives). De Penzance, un autobus le mène à Saint-Just ; de Falmouth, un steamer le conduit à Saint-Mawes. S'il voyage en automobile, il trouve un poteau routier dont la plaque lui montre, à droite, la direction de Saint-Kew, et, à gauche, celle de Saint-Breward. Sa pensée est tout de suite qu'il parcourt une Terre de Saints, et de quels saints encore, étranges, inconnus ! Consulte-t-il sa carte, il y relève des noms encore plus bizarres. Une lecture poussée un peu plus loin lui ferait même voir que presque toutes les paroisses du Cornwall portent des noms de saints. C'est au point que parmi les habitants du pays, nombreux sont ceux dont les noms de famille sont les mêmes que les noms des vieux saints celtiques, les ancêtres étant sortis de localités dédiées à ces saints, et dont les prénoms ont été empruntés aux mêmes sources : Samson, Vague (Feock), Gluyas, Maddern, Keverne, Harvey, Tanguy, etc., qu'on retrouve aussi bien en Bretagne qu'en Cornwall.

Parmi les saints honorés en Cornwall il se rencontre naturellement des personnages bibliques, comme saint Etienne, ou, comme saint Martin, des bienheureux dont le patronage existe partout, tant en Angleterre qu'en France. N'empêche que forment la majorité les saints locaux inconnus ou presque inconnus ailleurs qu'en Cornwall, en Galles, en Irlande ou en Bretagne. C'est qu'ils vivaient voilà treize ou quatorze siècles, alors que le Cornwall était encore royaume indépendant avec sa langue et son église nationale. Or il est arrivé qu'au cours des ans qui se sont écoulés depuis sa conquête et son absorption par l'Angle-

terre, ses propres enfants ont oublié, pour ainsi dire, leur origine celtique, et que les saints nationaux sont devenus étrangers à un peuple qui ne parlait plus la langue de ses pères. Ajoutons que la Réforme a condamné le culte des saints. Le résultat c'est que depuis 300 ans les enfants du Cornwall ont délaissé les saints du Cornwall dont, au surplus, les noms, incompréhensibles pour eux, amenaient trop souvent de stupides plaisanteries sur les lèvres des touristes. Les érudits qui se vantent de s'intéresser à l'histoire du Cornwall ont, eux-mêmes, trop souvent fait preuve de leur plus complète ignorance de l'une des principales périodes de notre histoire, en écrivant des réflexions comme celle-ci : « Que ces saints n'ont-ils laissé une empreinte plus solide de leur sainteté sur les fidèles et une moindre sur les noms de lieux du pays dont l'absurdité fait peur ! » (*Histoire de Liskeard*, par John Allen, 1856). Absolument comme si l'état amoindri de la Constantinople moderne pouvait atteindre le génie militaire et civil de l'empereur Constantin, ou saint Paul être diminué parce que Tarse est devenue une ville musulmane !

Mais il y a du progrès. Voilà qu'on commence à s'intéresser sérieusement à l'histoire du Cornwall et que nos saints nationaux y reprennent la place qui leur convient. Au lieu de se moquer de saint Mawes, on se demande si l'histoire peut fournir à son égard des renseignements sérieux. Or cela, l'histoire le peut. Elle nous apprend que les noms des saints du Cornwall remplissent les années qui se sont écoulées de 450 environ à 700, et que cette époque est celle où le Cornwall a pris contact avec la vie, où les régions qui devaient plus tard constituer ses paroisses reçurent leurs noms. Aux v^e, vi^e, vii^e et viii^e siècles, le Devon et le Cornwall (plus au début, le Somerset et le Dorset), puis le Cornwall seul, formèrent le petit royaume celte de Dumnonia ou Damnonia (dont est dérivé le mot Devon), morceau de la Bretagne insulaire qui commença à devenir la proie des invasions saxonnes dès le milieu du v^e siècle. Les noms des paroisses du Cornwal démontrent qu'auparavant, dès 450, on était en pays celtique partiellement romanisé. C'est ainsi que d'un côté du port de Falmouth on voit une paroisse portant le nom évidemment latin de Justus, et, de l'autre côté du même port, une autre paroisse au nom breton significatif de Budoc qui dérive de la même source que

Boudicca, celui de la fameuse reine bretonne Boudicca, généralement connu sous la mauvaise forme Boadicea.

La Grande-Bretagne romanisée se convertit en partie au christianisme dès les iii^e et iv^e siècles. Son premier martyr fut saint Alban, et les évêques bretons de Londres, d'York, et un autre dont le siège n'est pas indiqué, assistèrent au concile d'Arles en 314. Mais son Eglise était encore peu développée un siècle plus tard et beaucoup de Bretons restaient attachés au paganisme. On doit leur conversion définitive à saint Germain d'Auxerre qui d'ailleurs est le patron de la paroisse Saint-Germain en Cornwall. Germain était réputé pour sa sainteté et sa merveilleuse éloquence ; aussi, quand les chrétiens de Grande-Bretagne firent appel à leurs frères des Gaules en 429 pour leur venir en aide dans la lutte contre le Pélagianisme, ce fut lui qui leur fut envoyé. Par deux fois il évangélisa l'île, notamment et pour la seconde fois en 447, confondit les docteurs hérétiques, organisa des missions et baptisa les derniers païens.

Il semble que les Romains n'occupèrent jamais le Cornwall d'une façon sérieuse, quoiqu'ils y aient placé des postes militaires destinés à protéger leur commerce de l'étain. A Hayle se voit une inscription du début du v^e siècle qui semble prouver qu'alors le Christianisme avait pénétré en Cornwall. Mais peu après la mort de saint Germain, l'invasion anglo-saxonne se déclancha, une partie de la Grande-Bretagne fut livrée aux étrangers et le reste s'émietta en petites principautés celtiques. Le Cornwall fut englobé dans le royaume de Domnonée, dont le nom est celui des Dumnonii, peuplade fixée dans la péninsule dès les temps les plus reculés. Quand saint Gildas, l'historien des Bretons, écrivait son *De Excidio Britanniae*, la Dumnonia existait encore et elle avait à sa tête un prince dont il fait ce terrible portrait : « Constantin, odieux et horrible tyran, lionceau de l'impudique lionne de Dumnonia... Cette même année, lui qui avait proféré le serment de ne se livrer à aucune perfidie contre ses sujets, il osa, sous le déguisement d'un abbé, en face des autels sacrés, l'épée et la javeline en main, blesser et déchirer sur le sein même de leur mère temporelle et sur celui de leur mère spirituelle, la sainte Eglise, deux jeunes princes et leurs deux compagnons. Il s'était déjà souillé, plusieurs années auparavant, de l'abomination de nom-

breux adultères. » Les rois de Domnonée étaient chrétiens mais leurs mœurs laissaient beaucoup à désirer.

L'île de Bretagne se trouvait donc divisée alors en groupes de royaumes anglo-païens à l'est, bretons-chrétiens à l'ouest. Quoique unis par les liens du sang, de la langue et de la Foi, et qu'ils eussent le même ennemi commun, le cruel envahisseur anglais auquel ils refusaient absolument de se mêler, les Bretons chrétiens n'arrivèrent pas à s'entendre pour une même action défensive. Les coins les plus solides du monde celtique — car les branches dispersées de la race celtique constituaient un petit monde — étaient alors l'Irlande et le Pays de Galles. D'importants monastères, véritables centres de religion, de science, de civilisation et de patriotisme, florissaient en Irlande et dans la Galles du sud, particulièrement en Glamorgan et en Cardigan. Les moines, venus des grands abbayes du Glamorgan, passaient constamment en Cornwall ou en Bretagne armoricaine pour encourager leurs frères et leur administrer les secours spirituels. La Religion, lien sacré, unissait entre eux ces pays — telle la Grèce sous la domination Turque — ; Clergé et religieux prêchaient la résistance à l'étranger. Il est probable qu'une partie de la Domnonée devait être à peine civilisée ; quelques régions en étaient même restées païennes. Les saints du Devon et du Cornwall d'origine galloise et irlandaise furent donc les missionnaires qui parachevèrent l'œuvre de saint Germain dans ces contrées sauvages.

Malheureusement, les quatre siècles qui séparent la mort de saint Germain de la conquête du Cornwall par les Saxons appartiennent à une époque de notre histoire sur laquelle les contemporains nous ont laissé peu de témoignages écrits. D'où impossibilité de dresser une histoire complète du royaume de Domnonée. Tout au plus les noms de deux ou trois de ses rois sont-ils parvenus jusqu'à nous : Constantin, Geraint, Doniert, et encore ne connaissons-nous d'eux à peu près rien. On peut affirmer pourtant que l'histoire domnonéenne se confond avec celle de la conquête saxonne dans l'ouest de l'île de Bretagne. Dans cette véritable lacune on ne peut même pas classer dans un ordre chronologique quelconque les saints dont les noms ont été conservés quoiqu'on possède malgré tout quelques détails sur la vie d'un bon nombre d'entre eux et que les patientes recherches des érudits viennent ajouter tous les jours à ce modeste bagage.

II

Les sources de nos connaissances en hagiographie cornique sont doubles. D'abord nous avons les vies écrites de plusieurs saints. Beaucoup d'églises du Cornwall en possédaient quand Leland les visita en 1533. C'est ainsi qu'on lui montra les vies de saint Breaca, saint Ia et saint Elwyn. La Réforme les détruisit systématiquement toutes ; heureusement deux d'entre elles, celles de saint Petrock et de saint Gwinear ont été sauvées en France. Conservées également en Galles celles de saint David, saint Carantoc, saint Cadoc, saint Patern et saint Cybi. En Bretagne armoricaine on trouve aussi des vies ou des traditions orales de saints bretons qui sont aussi honorés en Cornwall, comme saint Winwaloe (Guenolé), saint Budoc, saint Mewan (Méén), saint Austol, saint Paul Aurelian, saint Mawes (Maudez), saint Breock (Briec), saint Melaine, saint Corentin, saint Melor, saint Meriadec et surtout saint Samson. La vie de saint Samson, moine gallois de Lan-Iltyd (Llant-wit Major) en Glamorgan, fondateur de l'abbaye-évêché de Dol en Bretagne, est la plus ancienne de toutes, la plus complète et celle qui doit nous inspirer le plus de confiance. La version que nous en possédons peut dater de 625 ; en tout cas, elle n'est pas postérieure à 850. Pour nous elle présente un intérêt particulier car elle donne des détails sur le voyage du saint à travers le Cornwall tandis qu'il se rendait en Bretagne. Pendant que saint Samson était en oraison, un samedi saint, dans l'église abbatiale de Lan-Iltyd, un ange lui ordonna de quitter sa patrie et d'aller au-delà des mers travailler aux œuvres de l'Eglise. En conséquence « grâce à un vent favorable et à une heureuse traversée il parvint aux environs du monastère [cornique] de Docco », maintenant Saint-Kew, dont le nom au Moyen-âge était Lan-Doho. Il dut donc débarquer à Padstow (où on voyait, avant la Réforme, une chapelle à lui dédiée) et fit aussitôt connaître son arrivée aux religieux de Docco. Ceux-ci furent fort troublés, car la discipline de leur monastère s'était relâchée et ils craignaient avec raison la présence parmi eux d'un tel réformateur. Ils lui dépêchèrent donc le moine Winniavus, qui jouissait d'une grande réputation, avec ordre d'inviter Samson à changer son

itinéraire. Le saint poursuivit donc son voyage vers la Manche, sans s'arrêter en Cornwall, et fut s'embarquer à Saint-Samsôn, Golant, sur la Fowey. En chemin il lui arriva dans le Tricurria (*nunc* le Hundred de Trigg) une curieuse aventure: « Or il arriva, dit sa vie, qu'un jour, comme il traversait un district nommé Tricurria, il entendit sur sa gauche, les voix de païens qui adoraient une idole, à la manière des Bacchantes, en une sorte de mystère. Aussitôt il donna l'ordre à ses compagnons de s'arrêter et de garder un silence absolu. Lui, descendant du chariot qui le portait, se mit à observer les païens et ne fut pas longtemps à apercevoir, tout au haut d'une colline, une statue atroce. Sur cette colline je suis monté moi-même, j'ai vu le signe de la croix, ce signe que Samson grava lui-même, de sa propre main, avec un instrument de fer sur une pierre levée. Dès que le saint eut vu l'idole, il courut aux païens que commandait un chef nommé Guedianus » (d'où le nom de Gwithian) « et les incita doucement à ne plus offenser le vrai Dieu, créateur de l'Univers, en adorant une statue. A quoi ces gens répondirent qu'ils ne pouvaient faire aucun mal du moment qu'ils célébraient les mystères de leurs pères; quelques furieux voulaient se jeter sur lui, d'autres l'accablaient de moqueries, d'autres plus calmes l'engageaient à se retirer. Or voici que le pouvoir de Dieu se manifesta clairement... » Un enfant tombe de cheval et est laissé pour mort. Samson le ramène à la vie. « Voyant cela, tous les païens, y compris leur chef, se jetèrent aux pieds du saint et mirent en pièces leur idole. Puis ce chef à la vue longue les réunit tous et tous furent baptisés de la main de Samson. » Nous avons ici un exemple très frappant des mœurs du Cornwall au VI^e siècle. Voilà un monastère de moines gallois fondé par un saint du Glamorgan, sur l'estuaire du Camel. Les habitants de l'intérieur sont encore barbares, gouvernés par des chefs de tribus; ils pratiquent sur les hauteurs un culte primitif dont les traces encore visibles se voient sur nos landes corniques. On assiste à leur conversion. Il est vrai que la nature véritable de leur mystère n'est pas décrite malheureusement. Mais l'histoire montre que plusieurs de nos croix de pierre ne sont que des monuments élevés à des victoires remportées sur le culte païen à l'endroit même où elles se dressent maintenant.

Pourtant, en général, ces anciennes vies écrites des saints

du Cornwall ou de la Bretagne armoricaine ne nous sont pas d'un grand secours. Pour la plupart, en effet, elles furent composées longtemps après la mort des bienheureux dont elles relatent les actes. Souvent même elles furent écrites une fois que leur véritable vie eût été complètement jetée dans l'oubli, ce qui fait qu'elles ne donnent jamais un tableau réellement vivant de l'existence terrestre de leurs héros. Datant très souvent des XI^e et XII^e siècles, elles nous montrent les saints à travers les nuages d'un folklore plus récent. L'imagination populaire, secondée par le goût du merveilleux et les brillantes rêveries propres au génie celtique, a brodé sur l'histoire réelle d'innombrables légendes, très pittoresques certes, mais dénuées de toute critique historique. C'est ainsi que saint Carantoc suit son autel de pierre tandis que celui-ci traverse en flottant la Severn de Galles à Somerset; ou bien c'est une colombe qui le guide à travers la forêt et le mène au lieu solitaire où il bâtit son oratoire. La fontaine de Saint-Neot possède trois poissons merveilleux, et les cerfs sortent des bois pour tirer sa charrue parce que des voleurs ont dérobé ses bœufs. Le petit Budoc et sa mère, la pauvre Azenor, passent de Bretagne en Irlande dans une barrique. Ia est transporté d'Irlande en Cornwall sur une feuille. Les mers se retirent, comme autrefois la mer Rouge, quand Winwaloe (Guenolé) et ses religieux se rendent de l'île de Tibidy à Landevennec. Quand Gwinear plante son bâton dans le sol à Roseworthy, une source jaillit et le bâton se transforme en arbre qui fleurira 800 ans. Saint Petrock débarque à Padstow et trouve des moissonneurs qui lui confient que la chaleur et leur dur travail les ont terriblement altérés; aussitôt il frappe un rocher, au milieu d'un champ, et de ce rocher fait sortir une source d'eau pure. Sur une plage de l'Océan Indien, tombant de fatigue, il « s'endort et se réveille pour voir un bateau qui se dirigeait vers lui, tout éclairé, et n'ayant de place que pour une seule personne; il s'y embarque et navigue à travers les mers conduit par le seul mouvement du flot, sans rame ni rameurs, jusqu'à une île où il mène une vie contemplative pendant sept ans, en compagnie de dévôts personnages, nourri uniquement par un poisson mystérieux que la volonté divine met devant lui de temps en temps aux heures voulues. » Les sept ans écoulés il revient dans sa patrie et retrouve son bâton et sa peau de mouton sous la garde d'un loup.

L'élément légendaire domine dans ces vies de saints. Gardons-nous pourtant d'en faire fi ; en les examinant de près on peut y trouver des parcelles de vérité.

III

L'étude des *Noms de lieux* nous fournit une seconde source d'information. Comme le dit M. Joseph Loth, le plus érudit des celtisants contemporains, « dans ces trois pays de Galles, Cornwall et Bretagne, ce ne sont pas les vies de saints qui nous parlent le plus de ces saints et de l'organisation nationale du culte, mais les noms de lieux ». Bien des paroisses du Cornwall et de la Bretagne, et non pas seulement ces paroisses mais d'innombrables lieux-dits, portent des noms avec préfixes en *Plou*, *Lan*, *Tré* ou *Merther* et suffixes formés du nom d'un saint, ce qui prouve que le saint en question avait fixé là son ermitage avec fontaine sacrée et croix, ermitage qu'une chapelle élevée en son honneur a plus tard remplacé. Donc, du fait qu'une paroisse, un village, une ferme, une fontaine porte le nom d'un saint celtique, on peut généralement conclure que ce saint a habité là, ou que le lieu a appartenu plus tard au monastère fondé par lui, ou que les religieux du monastère y sont venus en pèlerinage, ou encore que beaucoup plus tard ses reliques y ont été apportées. On voit combien l'étude onomastique est d'importance pour celle de l'histoire locale.

Nous l'avons dit, l'histoire écrite nous fournit peu de chose sur le Cornwall, le Pays de Galles ou la Bretagne à l'époque qu'on peut appeler l'Age des Saints. Mais si l'on étudie avec soin les noms de lieux de ces trois contrées sœurs, on constate qu'il y eut entre elles des communications ininterrompues qui favorisèrent moines et missionnaires. Par exemple il y a Llangollen en Galles, un Langolen en Bretagne, un Colan en Cornwall ; il y avait des Docco en Galles, en Bretagne et en Cornwall : nous savons donc que saint Colan et saint Docco visitèrent le Cornwall et la Bretagne, ou que les monastères gallois fondés par eux envoyèrent des colons en Cornwall et en Bretagne. Les rapports entre Cornwall et Bretagne étaient particulièrement étroits. On trouve un Lanlivry, un Lannevet, un Landevenec (Landewednack), un Lan-salot, un Louannec en Bretagne aussi bien qu'en Cornwall. La péninsule du Lizard, les

bords de l'Helford et du Fal sont pleins de lieux-dits nommés d'après les saints bretons. Nous avons cité plusieurs saints dont le culte se retrouve en Bretagne et en Cornwall. En voici d'autres : SS. Allen, Armel, Berrien, Breward, Cado, Caradec, Carantoc, Cleer, Columb, Cornely, Crowan, David, Day, Dominic, Enoder, Eryan, Eval, Ewe, Feock, Gwinear, Illogan, Just, Kea, Kew, Matronus (?), Mawgan, Perran, Petrock, Rumon, Sennen, Sithney, Sulyan, (Luxulyan), Nechtan, Tenenan, Tudy, Wenn. Et cette liste est loin d'être complète.

Les rapports entre le Cornwall et l'Irlande étaient loin d'être aussi étroits que ceux qui liaient le Cornwall et la Bretagne. Pourtant les saints suivants de Penwith et de Kerrier nous vinrent de l'Irlande : SS. Breaca, Germochus, Crewenna, Euny, Gwinear, Piala sa sœur (Phillack), Erc (*nunc* S. Erth), frère d'Euny, et de Ia qui est patron de Saint Ives, et Elwyn, patron de Porthleven. Plusieurs saints de ce groupe, y compris Gwinear et Piala, furent assaillis et massacrés par Teudar, chef de la tribu locale de Rivier près Hayle. Perran et Keverne ont été identifiés avec le saint Irlandais Ciaran de Saighir. Le patron de Fowey est saint Fimbarr, évêque de Cork. Saint Petrock (dont on rencontre le culte en Bretagne sous le nom de saint Perreuc), aussi bien que partout en Devon et même en Somerset, est connu comme saint gallois venu en Cornwall après ses études faites en Irlande.

L'Age des Saints est d'une durée aussi longue que l'époque qui va de la Réforme à nos jours. Elle est fort obscure et nous ne connaissons pas grand chose sur les premiers saints de Cornwall et de Bretagne : leurs noms parfois, tout au plus. Au lieu de nous plaindre, nous devrions nous réjouir de posséder au moins ces noms, car ils forment autant d'appoints à notre histoire nationale primitive qui, sans eux, serait totalement ignorée. On peut les comparer aux flottes de nos côtes qui indiquent sous les vagues l'ancre salutaire d'où dépend la vie du marin. En les examinant on peut faire des découvertes de première importance, car l'âge de nos saints nationaux constitue l'une des périodes les plus passionnantes de notre passé. Somme toute, en ce temps là, l'Angleterre était en train de devenir l'Angleterre. Pour prendre un terme de comparaison, la période la plus passionnante de l'histoire du Canada n'est-elle pas celle de

ses débuts, sa découverte et les récits des premiers colons français ? Quel sujet peut être d'un intérêt plus grand pour les enfants du Cornwall, que l'époque où les noms de nos paroisses, ceux de nos villages et de nos fermes se formèrent ? Ce sont des énigmes que de patientes recherches nous permettront un jour de résoudre. Leur difficulté même ajoute à leur intérêt. C'est aussi un temps très *romanesque*. Aucun roman n'a plus captivé l'imagination européenne que celui d'Arthur. Or Arthur fut un roi du Cornwall ; c'est en Cornwall qu'ils romans d'Arthur prirent naissance, et c'est aussi en Cornwall que se situent bien des épisodes des Chevaliers de la Table Ronde. L'étude des noms des saints nous montre un Cornwall encore inexploité. Notre patrie n'était pas encore surbâtée, surpeuplée, surgâtée par les affreux édifices modernes ; il était sans montagnes de déchets de mines ou de terre à porcelaine. Une épaisse forêt l'occupait en partie. Ses habitants vivaient derrière des fortifications. Seuls alors, quelques établissements commencent à se former et prennent le nom du chef de famille. [Par exemple Tre-Thewy]. Le peuple est gouverné par des chefs violents, passionnés, doués du tempérament émotif celte ; mais ces chefs savent répondre à l'appel du spirituel car cet appel sort de la bouche d'un religieux saint et brave. L'Eglise de Saint-Euny à Redruth, à l'ombre de Carn-Brea, où l'on voit sur la hauteur les ruines d'une ville antique qu'entourait un double mur, rappelle sans aucun doute la mission d'un religieux chrétien dont la prédication toucha le cœur d'un chef païen, et qui construisit son petit oratoire, au bas de la colline, près d'une source, assez loin de la ville pour être à même de jouir d'une atmosphère de paix et de solitude. Voici les embarcations des moines gallois et Irlandais qui entrent dans les estuaires de la Hayle, du Fal, de la rivière d'Helford, du Camel, du Tamar, parce que ces estuaires sont les seuls moyens naturels de communication et de contact avec la civilisation. Sur le rivage j'aperçois les petites cellules en ruches d'abeilles groupées autour de la chapelle et d'une croix celtique si bien ouvragée, le tout entouré de murs. Les monastères plus importants possèdent un collège comme celui de saint Budoc à l'île Laurea où saint Guenolé fut instruit. Et c'est l'abbé avec sa crosse, sa clochette, son autel portatif, son livre d'heures et son missel richement enluminé, qui dirige le travail acharné des moines. Ces petits monastères

sont alors les centres intellectuels du pays. Le paganisme et la superstition s'attardent dans les landes et les forêts ; mais, à la fin, le zèle et la sainteté des missionnaires en ont raison et tout le Cornwall est converti. Alors partout se forment des centres de travail et de prière portant les noms des saints qui les ont fondés. Le Christianisme qui tout doucement a supplanté le vieux culte primitif des ancêtres, n'est ni froid, ni dur, ni négatif comme le fut plus tard la religion des Anglais à partir du XVI^e siècle, mais au contraire il conserve le génie artistique et imaginaire de la race celtique. Roche Rock, Roughtor, les Scillies ont leurs ermites. Sur la falaise, dans la vallée ombragée, sur les hautes landes, près des fontaines et des croix de granit si souvent décrites dans les derniers romans d'Arthur, s'élevaient les ermitages et c'est là que le chevalier entendait la messe avant de partir pour les grandes aventures. Une ambiance de solitude, d'aventure, de danger, de voyages. Le roman !

Avouons que l'âge des saints du Cornwall est fait pour inspirer. Il vit, cet âge, un mouvement religieux intense. N'allons pas croire, sur la foi de légendes enfantines, forgées parfois tout exprès pour être comiques et brodées sur leurs vies par l'imagination populaire, que c'étaient des illuminés ou des déments. Au contraire, ils étaient saints et héros « portant au loin la parole de vie chez des populations perverses parmi lesquelles ils brillaient comme des lumières dans le monde ». (Phil. II. 15). Ils établissaient la sainteté et l'abnégation là où régnaient la violence et les passions déchaînées. Ils aimaient leur patrie, gardant bien vivantes les aspirations nationales. Savants, ils sauvèrent la Science et les Lettres au milieu de la barbarie. Lisez la vie de saint Columba par Adaman et l'Histoire Ecclésiastique de Bede si vous doutez encore de ce que furent les saints nationaux du Cornwall. « Lisez les annales et pesez-les », dit l'évêque Creighton qui n'était ni un crédule ni un esprit systématique. « Faites la part de la mythologie si vous voulez ; il restera toujours quelque chose au dessus du commun, une atmosphère de sainteté qu'on ne retrouve plus guère de nos jours, la possession intime d'un pouvoir nettement spirituel ».

G. H. DOBLE, M. A.

Vicaire de Wendron Cornwall.

(Traduit de l'anglais par les soins du Bureau de l'Association Bretonne).

6-29. — LES PRESSES BRETONNES, SAINT-BRIEUC.



Église catholique
en Finistère

Document numérisé en 2021